

Les Confessions de Rousseau ou la recherche de la plénitude

José Manuel LOSADA

(Universidad Complutense)
Departamento de Filología Francesa
jlosada@filol.ucm.es

Recibido: 29 de noviembre de 2006

Aceptado: 11 de diciembre de 2006

RÉSUMÉ

Le départ de Genève marque pour le jeune Jean-Jacques un moment fondamental; l'adolescent prend conscience pour la première fois de sa mission: remplir le monde de sa vie. Plus tard il substituera à ce but celui de remplir son propre cœur. La suite de ses déceptions va lui montrer que tout essai de plénitude dans le monde est une illusion; seule la rédaction des *Confessions* peut combler un cœur vide.

Mots clés: Rousseau. Confessions. Plénitude. Imagination. Autobiographie

Les Confessions de Rousseau o la búsqueda de la plenitud

RESUMEN

La salida de Ginebra marca para el joven Jean-Jacques un momento fundamental; el adolescente tiene por primera vez una misión: llenar el mundo con su vida. Más tarde reemplazará este objetivo por el de llenar su propio corazón. Una serie de frustraciones le enseñará que todo intento de plenitud en el mundo es una ilusión; solamente la redacción de sus *Confesiones* puede colmar un corazón vacío.

Palabras clave: Rousseau. Confesiones. Plenitud. Imaginación. Autobiografía

Rousseau's *Confessions* or the quest for fulfillment

ABSTRACT

The departure from Geneva marks a fundamental moment for the young Jean-Jacques; the teenager realises he has a mission: to fill the world with his life. Later on he will replace this objective with that of filling his own heart. The series of frustrations will show him that any attempt at fullness in the world is nothing but an illusion; only the writing of his *Confessions* can fill an empty heart.

Key words: Rousseau. Confessions. Fullness. Imagination. Autobiography

Au début du deuxième livre des *Confessions* Rousseau se présente, encore enfant, quittant son pays, ses parents, ses appuis et ses ressources; il abandonne aussi tout apprentissage et se livre «aux horreurs de la misère». Pourtant la perspective est flatteuse:

Libre et maître de moi-même, je croyais pouvoir tout faire, atteindre à tout: je n'avais qu'à m'élancer pour m'élever et voler dans les airs. J'entrais avec sécurité dans le vaste espace du monde; mon mérite allait le remplir. (1973: 79)

Le contraste avec le début du troisième livre est saisissant:

J'étais inquiet, distrait, rêveur; je pleurais, je soupirais, je désirais un bonheur dont je n'avais pas l'idée, et dont je sentais pourtant la privation. Cet état ne peut se décrire; et peu d'hommes même le peuvent imaginer, parce que la plupart ont prévenu cette plénitude de vie. (129)

Que s'est-il passé entre-temps ? Il a battu le pays, il a parcouru les terres de Savoie, il a voyagé même à Turin; il a surtout fait la connaissance de trois femmes qui, chacune de manière différente, vont décider de son caractère: Mme de Warens, Mme Basile et Marion; il a connu l'amour. Il l'a connu et il l'a perdu, car chez Jean-Jacques toute relation amoureuse est nécessairement vouée à l'insatisfaction («Les liaisons trop intimes entre les deux sexes, lit-on dans *La Nouvelle Héloïse*, ne produisent jamais que du mal» (1967, IV, x: 336). Ce n'est pas tant sur l'amour que sur les sensations éprouvées par l'auteur que je voudrais m'entretenir ici; celles-ci peuvent nous aider à saisir un aspect où se condense l'imaginaire de l'auteur: je parle des sensations de plénitude et de vide, de légèreté et de pesanteur.

Retournons au début de ces deux livres des *Confessions*. Âgé de seize ans, le jeune Jean-Jacques vient de se défaire de la solide tutelle de son oncle Bernard, employé aux fortifications de Genève. S'exprimant en termes grandiloquents, il n'ignore pas qu'il s'expose à la tentation du désespoir, de l'esclavage et de la mort (*cf.* 79); peu lui importe: transporté par l'esprit d'indépendance, il croit «voler dans les airs». Il emprunte l'axe de la verticalité vers le haut; léger comme l'éther, il s'élève comme une fumée d'air chaud. Comme l'air aussi, il tend à l'expansion: il a la prétention de «remplir» par son mérite «le vaste espace du monde» ou, comme il l'affirme plus bas, d'«occuper [...] l'univers». Pour le jeune Jean-Jacques, il est naturel que le monde soit vide: il est là pour le combler. C'est l'étape de la «sublimation discursive à la recherche de l'au-delà» (Bachelard, 1943: 12), d'une transcendance où l'imagination se projette en entier attirée par l'appât de la grandeur: par conséquent, tout tourne vers l'ascension, le jeune Jean-Jacques prend «conscience d'un allègement, d'une allégresse, d'une légèreté» (*ibid.* 16). Cette étape représente aussi de manière implicite l'épanouissement d'une vocation littéraire qui mettra encore un temps à se manifester; c'est alors que le «moi créateur» s'impose des objectifs majeurs, dont celui de l'«affirmation d'une valeur socialement reconnue» (Mauron, 1963: 228); nous verrons plus bas la confirmation de cette économie individuelle.

Il est facile d'imaginer ce gamin trotinant autour de la ville de Genève et logeant chez des paysans dans l'attente des aventures à sa hauteur. Au bout de quelques jours il abandonne une fois pour toutes l'idée de rentrer chez lui et, suivant le conseil de l'abbé de Pontverre, il part pour Annecy où il doit rencontrer Mme de Warens, dame au «visage pétri de grâces» et aux «beaux yeux bleus pleins de douceur» (83). Un vif attachement et une confiance parfaite sont immédiats. Retenu à dîner, il ne ressent aucun appétit, ou plutôt son appétit est ailleurs: tandis qu'un «gros manant» qui dîne avec eux dévore son repas, le jeune homme «se nour[rit] d'un sentiment tout nouveau dont il occup[e] tout [son] être». Voici à nouveau la sensation de plénitude, comme si la présence de cette dame le comblait et le rassasiait au point de lui faire oublier sa faim pour la première fois de sa vie (*cf.* 88).

À peine a-t-il commencé à apprécier d'avoir mangé à sa faim que commencent les événements déchirants. Mme de Warens ne compte le retenir au-delà du temps nécessaire et le convainc de partir pour Turin où il sera reçu dans un hospice établi pour l'instruction des catéchumènes. Va pour un temps, pourvu qu'il ne dure pas trop. En chemin, l'idée de vigueur et de sécurité lui revient et, avec elles, celle de la complétude:

J'étais dans ce court, mais précieux moment de la vie, où sa plénitude expansive étend pour ainsi dire notre être par toutes nos sensations, et embellit à nos yeux la nature entière du charme de notre existence. (94)

Et, à nouveau, la sensation de s'envoler dans les airs:

Je n'avais plus de souci sur moi-même; d'autres s'étaient chargés de ce soin. Ainsi je marchais légèrement, allégé de ce poids; les jeunes désirs, l'espoir enchanteur, les brillants projets remplissaient mon âme.

On retrouve ici le schéma du début du deuxième livre: le voyage, mouvement par essence, fait naître l'idée d'indépendance, celle-ci, proche par analogie du détachement physique, fait éclore la sensation aérienne du protagoniste, persuadé qu'il est que sa vocation est de remplir l'espace tout entier. Dans les deux cas, l'expérience de la liberté provoque l'exultation joyeuse et celle-ci entraîne le sentiment de subtilité dont résulte la plénitude expansive: à l'en croire, on prendrait Jean-Jacques pour une âme unie à un corps privé de pesanteur ou plutôt à un corps éthéré.

Mais le bonheur n'est jamais long chez Rousseau (un an avant sa mort, il s'écrie: «Pour le bonheur qui dure je doute qu'il soit connu [ici-bas]», 1964: 101). Après le séjour dans l'hospice, qui ne manque pas d'événements scabreux, il s'installe rue du Pô et commence à travailler chez M. Basile. Ce marchand, souvent absent de la maison, est marié à une femme fort jolie et modeste; c'est d'elle que le jeune homme va devenir à nouveau amoureux:

Je ne m'en rappelle qu'avec plus de charmes les courts moments que j'ai passés auprès d'elle, et je puis dire y avoir goûté dans leurs prémices les plus doux ainsi que les plus purs plaisirs de l'amour. (112)

Précision: lorsque Rousseau parle de plaisir et de douceur il sous-entend toujours une suite d'adjectifs: éthéré, aérien, spirituel; aucun bonheur certain, solide ou matériel ne peut remplir son univers imaginaire. Certes, Mme Basile est «une brune extrêmement piquante», mais sa réserve et l'embarras de Jean-Jacques font que leurs rapports ne peuvent dépasser les bornes de l'honnêteté. Une fois pourtant épouse et commis ont failli aller au-delà des bienséances. Un jour, voyant la porte entrouverte, il ose entrer chez elle et se jette à genoux; après un long moment d'agitation muette, l'arrivée de Rosina, une servante, interrompt cette scène: Jean-Jacques n'a que le temps d'appliquer «deux baisers brûlants» sur la «main qu'elle [lui] tend». De ce temps passé, le jeune homme a gardé un souvenir d'allégresse hyperbolique:

Rien de tout ce que m'a fait sentir la possession des femmes ne vaut les deux minutes que j'ai passées à ses pieds sans même oser toucher à sa robe. (116)

Bientôt, la jalousie de M. Basile autant que «la fatalité de [la] destinée» de Jean-Jacques lui font quitter la maison. Ce n'est que pour l'amener à commettre un «crime» dont «l'insupportable poids» charge encore sa conscience au moment de rédiger ses mémoires. Accueilli chez Mme de Vercellis, il ne tarde pas à prendre en affection cette veuve. À la mort de la dame, il commet la puérilité de s'emparer d'un ruban de la défunte, vol dont il évite la punition en attribuant la faute à la cuisinière Marion. Ce qui intéresse ici c'est l'étourderie du héros, qui lui fait commettre une injustice à l'égard d'une jeune fille dont il est déjà épris sans le savoir:

Non seulement Marion était jolie, mais elle avait une fraîcheur de coloris qu'on ne trouve que dans les montagnes, et surtout un air de modestie et de douceur qui faisait qu'on ne pouvait la voir sans l'aimer; d'ailleurs bonne fille, sage et d'une fidélité à toute épreuve. (125)

Et plus bas:

...il est vrai que mon amitié pour elle en fut la cause. Elle était présente à ma pensée, je m'excusai sur le premier objet qui s'offrit. Je l'accusai d'avoir fait ce que je voulais faire, et de m'avoir donné le ruban, parce que mon intention était de le lui donner. (127)

Le vol du ruban représente une chute dans le vide: ce méfait s'aligne à nouveau sur l'axe de la verticalité, mais cette fois vers le bas: «J'aurais voulu m'enfoncer, m'étouffer dans le centre de la terre». Mais l'occasion n'est plus d'essayer un rattrapage. Marion congédiée par M. de la Roque, le forfait prend la dimension d'une chute irréparable d'autant plus que le voleur ignore «ce que devint cette victime de

[sa] calomnie». Quarante ans plus tard, la pesanteur de ce crime l'empêche toujours de se relever:

Je n'ai jamais pu prendre sur moi de décharger mon cœur de cet aveu dans le sein d'un ami (126). Ce poids est donc resté jusqu'à ce jour sans allègement sur ma conscience. (127)

Les rencontres féminines deviennent ainsi source de malheur: elles réveillent chez Jean-Jacques le contraire de la merveilleuse sensation éprouvée au départ de Genève. Pour cet homme, tout rapport avec une femme est voué à l'échec. Il adore Mme de Warens mais doit la quitter, il convoite Mme Basile mais est renvoyé de la maison, il aime Marion mais la perd; dans les trois cas il y a privation, absence qui ravive le désespoir de sa perte, de son désir et de son remords, la sensation d'une chute opposée à son aspiration continuelle vers les sphères supérieures. Sa conscience de la chute est «une sorte de maladie de l'imagination de la montée, [une] nostalgie inexpiable de la hauteur» (Bachelard, 122).

C'est dans cet état d'âme qu'est entamé le troisième livre des *Confessions*: éclairés par les mésaventures précédentes, ses inquiétudes, ses pleurs, ses malheurs acquièrent alors un sens. L'impétuosité amoureuse du livre précédent («à chaque pas j'allais trouver [...] des maîtresses empressées à me plaire», 79) se perpétue ici («mon sang allumé remplissait incessamment mon cerveau de filles et de femmes», 129), il observe cependant son inaptitude à l'harmonie des caractères («mais, n'en sentant pas le véritable usage, je les occupais bizarrement en idée à mes fantaisies sans en savoir rien faire de plus»); ce sont comme les pièces d'un puzzle qu'il ne parvient plus à placer au bon endroit.

Le commerce de Rousseau avec les femmes a toujours été problématique; peut-être est-ce là que se trouve une clé de la question de la plénitude et de la légèreté, du vide et du poids. À mon avis, une raison de ce choc est l'«antimatérialisme» de l'homme Jean-Jacques; sous l'influence probable de la Réforme calviniste, il a la tendance, jamais avouée de manière explicite, à considérer la matière comme nocive¹. Il ne serait pas difficile de remonter dans l'histoire des idées pour découvrir dans cette abomination de la matière une pensée d'origine gnostique: la matière tend vers le bas comme l'esprit vers le haut. Cela explique le degré de réalité que l'auteur accorde à ses rêves d'envol dans les espaces éthérés: «La vie aérienne est la vie

¹ Un exemple qui est plus révélateur qu'on ne le croirait au prime abord: sa répugnance pour l'intérêt médicinal des plantes; dans la septième Promenade il développe son allergie à tout mélange entre matière et esprit: «Ces tournures d'esprit qui rapportent toujours tout à notre intérêt matériel, qui font chercher partout du profit ou des remèdes, et qui feraient regarder avec indifférence toute la nature si l'on se portait toujours bien, n'ont jamais été les miennes. Je me sens là-dessus tout à rebours des autres hommes: tout ce qui tient au sentiment de mes besoins attriste et gêne mes pensées, et jamais je n'ai trouvé de vrai charme aux plaisirs de l'esprit qu'en perdant tout à fait de vue l'intérêt de mon corps. Ainsi quand même je croirais à la médecine, et quand même ses remèdes seraient agréables, je ne trouverais jamais à m'en occuper ces délices que donne une contemplation pure et désintéressée, et mon âme ne saurait s'exalter et planer sur la nature, tant que je la sens tenir aux liens de mon corps.» (1964: 128-29)

réelle; au contraire, la vie terrestre est une vie imaginaire, une vie fugitive et lointaine» (Bachelard, 59). Rousseau est foncièrement spiritualiste, il cherche sans cesse à dématérialiser le monde, comme si l'extension matérielle l'empêchait d'entreprendre toute envolée (le cartésianisme, on le sait, partage cette pensée: la raison selon le philosophe ne parvient aux intuitions qu'après avoir fait abstraction des contingences matérielles). Les rapports avec Mme de Warens peuvent apporter une preuve de l'incapacité de Jean-Jacques à assimiler les contraintes de la matière.

Le récit se trouve au livre cinquième. Voyant que son protégé est de plus en plus en proie aux véhémences du sexe et aux frivolités des femmes qu'il rencontre, elle lui propose de le «traiter en homme» (251); c'était «le seul soin de [l']arracher à des dangers autrement presque inévitables» (254). Afin que la décision du jeune homme soit libre et responsable, elle lui accorde huit jours pour y réfléchir. On peut s'attendre à ce que ce laps de temps, destiné à l'assimilation du bonheur promis, paraisse au jeune apprenti d'une longue durée; rien n'est moins vrai, chez Jean-Jacques la digestion du bonheur attendu ne provoque aucun empressement:

On croira que ces huit jours me durèrent huit siècles. Tout au contraire; j'aurais voulu qu'ils les eussent duré en effet. Je ne sais comment décrire l'état où je me trouvais, plein d'un certain effroi mêlé d'impatience, redoutant ce que je désirais, jusqu'à chercher quelquefois tout de bon dans ma tête quelque honnête moyen d'éviter d'être heureux. (252)

Ces mots ont de quoi surprendre. Après cinq ans de fréquentation intime, le jeune homme, qui n'a cessé d'aimer et d'adorer sa protectrice, se déchire entre deux sentiments d'inquiétude («un certain effroi mêlé d'impatience», 252) qui lui font présager la fin de sa vie de paradis. Jusqu'ici il s'était senti «le cœur plein» des bontés, du sexe et de la personne de Mme de Warens (*cf.* 253), mais tout comme dans le cas de Mme Basile ou de Marion, il n'avait jamais pensé à un rapport sexuel, comme si la possession corporelle venait à éliminer l'amour (l'idée, ancienne, on la retrouve plus tard chez Goethe comme chez Montherlant), comme si tout commerce spirituel des cœurs devait exclure celui des corps («je peux jurer que jamais je ne l'aimai plus tendrement que quand je désirais si peu la posséder», 254). Le moment arriva, mélangé d'amertume et de délectation: «Fus-je heureux ? Non, je goûtai le plaisir» (255).

Dans le cas de Mme de Warens, la jouissance est de plus et en quelque sorte enrayée par des motifs parentaux: «À force de l'appeler Maman, à force d'user avec elle de la familiarité d'un fils, je m'étais accoutumé à me regarder comme tel» (255)². Rien d'étonnant à ce qu'il éprouve une sensation criminelle: «J'étais comme si j'avais commis un inceste». L'interdit psychique ne supprime pas les pulsions physiques mais les rend impures et nocives puisque c'est bien dans le corps que s'effec-

² Par son caractère lactifère, «la mère est comparée à la grande animalité nourricière» (Durand, 1969: 295) et, par conséquent, signe de plénitude. Plus tard, milord Keith sera substitué à Mme de Warens («Je l'appelais mon père, il m'appelait son enfant», 707); on verra plus bas que la ressemblance des rapports en explique celle des sentiments concernant notre sujet.

tue la transgression familiale supposée, comme si l'esprit luttait en vain contre l'insoutenable présence matérielle de l'être aimé: «J'inondai son sein de mes larmes».

En versant des larmes amères, Jean-Jacques se vide; l'acte d'amour devient acte lacrymogène: ses larmes tombantes métaphorisent son impuissance à l'élévation. La sensation lancinante d'avoir perdu ses capacités aériennes se renouvelle chaque fois qu'il a possédé une nouvelle femme: «Quand j'en eus une, mes sens furent tranquilles, mais mon cœur ne le fut jamais. Les besoins de l'amour me dévoraient au sein de la jouissance» (281). Enfin, on pouvait s'y attendre, le vide ressenti éveille la nostalgie d'une satiété annoncée mais non connue:

«Ah ! si jamais une seule fois dans ma vie j'avais goûté dans leur plénitude toutes les délices de l'amour, je n'imagine pas que ma frêle existence y eût pu suffire; je serais mort sur le fait.» (281)

Quand on n'a aucune raison d'exister, on vit d'expédients. Non que Thérèse Le Vasseur en soit un au sens littéral du mot –d'«amusement» qu'elle était au début, cette femme devient «une compagne» (408)–, mais ne pouvant atteindre le degré de perfection et d'intimité de Mme de Warens, la lingère se verra rabaissée pour n'être plus qu'un substitutif. Après l'arrivée de Vintzenried aux Charmettes, Jean-Jacques trouve sa «place prise» (330); la vie lui devient insupportable et il décide de quitter les lieux: suivront des années de travail à Lyon et à Paris, puis à Venise avant de retourner à Paris où il va se lier avec Thérèse. Sept ans se sont écoulés, pendant lesquels il a rencontré des femmes: Mlle Serre et Mme Dupin, dont il s'est épris aussitôt après les avoir vues; les petites filles des *Mendicanti*, (faux) «anges de beauté» (389) qu'il a convoitées pour leur voix sans parvenir à les voir; la Padoana et Zulietta, filles de joie qu'il a goûtées, «mais sans charme» (395). Le schéma se reproduit. De même qu'avec Mlle Serre et Mme Dupin, les rapports avec les jeunes filles de la charité ou avec les prostituées de Venise tracent indéfectiblement le chemin vers la frustration: la confiance de la première femme (352), la froideur de la seconde (363), la laideur des petites filles (390) et la singulière monstruosité des filles de joie (397) confirment le processus habituel des attachements amoureux de Rousseau: de l'engouement vers la déception. Au bout de ce cheminement il fait halte et rentre en lui-même: jusque-là toutes ces folies n'ont été que la recherche de succédanés qui puissent remplacer le vide causé par la perte de Mme de Warens. La réflexion du livre septième, longue, mérite d'être relue:

Il me fallait à la place de l'ambition éteinte un sentiment vif qui remplît mon cœur. Il fallait, pour tout dire, un successeur à Maman: puisque je ne devais plus vivre avec elle, il me fallait quelqu'un qui vécût avec son élève, et en qui je trouvasse la simplicité, la docilité de cœur qu'elle avait trouvée en moi. Il fallait que la douceur de la vie privée et domestique me dédommageât du sort brillant auquel je renonçais. Quand j'étais absolument seul, mon cœur était vide; mais il n'en fallait qu'un pour le remplir. Le sort m'avait ôté, m'avait aliéné, du moins en partie, celui pour lequel la nature m'avait fait. Dès lors j'étais seul; car il n'y eut jamais pour moi d'intermédiaire entre tout et rien. Je trouvai dans Thérèse le supplément dont j'avais besoin; par elle je vécus heureux autant que je pouvais l'être selon le cours des événements. (408)

La pensée ne laisse pas l'ombre d'un doute: Rousseau croit n'avoir été «plein» qu'une fois dans sa vie: lors de l'intimité la plus parfaite avec Mme de Warens; dans la dernière Promenade il insiste sur ces moments de saturation personnelle: «Il n'y a pas de jour où je ne me rappelle avec joie et attendrissement cet unique et court temps de ma vie où je fus moi pleinement» (1964: 172). Une application de la pensée bachelardienne justifierait de penser que pour ce jeune homme qui s'élevait haut vers l'infini «la vie ascensionnelle [était] alors une réalité intime» (16). Autant il avait compté «remplir» le monde au moment d'évacuer Genève, autant il avait eu le cœur rempli pendant le temps de l'idylle aux Charmettes; maintenant qu'il est seul –tout comme après ses échecs amoureux–, il ressent le vide de son cœur et ne songe qu'à le remplir de nouveau: toujours l'idée de remplissage. Elle revient au livre neuvième:

Le premier de mes besoins, [...] c'était le besoin d'une société intime, et aussi intime qu'elle pouvait l'être; c'était surtout pour cela qu'il me fallait une femme plutôt qu'un homme, une amie plutôt qu'un ami. Ce besoin singulier était tel, que la plus étroite union des corps ne pouvait encore y suffire: il m'aurait fallu deux âmes dans le même corps; sans cela je sentais toujours du vide. (502)

Sans entrer ici dans le problème de la dualité et de l'androgynie chez Rousseau, il convient d'analyser plusieurs aspects concernant la plénitude. Elle est souvent associée à l'intimité des deux sexes, mais elle inclut seulement celle des «âmes» et exclut celle des corps, ou plutôt implique la fusion de deux âmes dans un seul corps, le sien; «vœu impossible, souligne Pontalis, dont seul l'accomplissement réduirait le vide intérieur, assurerait la complétude» (préface de l'édition de référence: 22). Prenons le contre-pied de son affirmation et nous aurons le vœu spiritualiste: l'intimité de deux corps n'aurait surtout pas assouvi son besoin de plénitude; la matière demeure toujours laissée pour compte. Mieux: il avoue que son épouse a toujours satisfait ses besoins sexuels, mais lui «n'[a] jamais senti la moindre étincelle d'amour pour elle» (502). Outre cette incompatibilité, l'avidité de sa famille politique a perverti les intérêts du couple, raison de plus pour que Jean-Jacques et Thérèse aient «toujours continué d'être deux» (505); non seulement l'union des corps était nuisible, celle des âmes devenait impossible; et le creux existentiel n'a pas cessé de se faire sentir:

Voilà comment, dans un attachement sincère et réciproque, où j'avais mis toute la tendresse de mon cœur, le vide de ce cœur ne fut pourtant jamais bien rempli. (503)

Ainsi donc, dans ses rapports avec les femmes Rousseau cherche l'intimité, le seul moyen qui puisse le guérir du vide qu'il ressent au plus profond de son être; un vide, d'ailleurs, impossible à combler: d'un côté, sa propre destinée et le corps de Mme de Warens conjuraient tout retour au temps révolu des deux êtres spiritualisés; d'un autre, les femmes rencontrées par la suite s'étaient avérées, précisément par leur manifestation corporelle, être des illusions à son désir de plénitude. C'est ainsi qu'il a eu recours à des substitutifs. Le premier, Thérèse Le Vasseur, s'est soldé par

un échec malgré les bonnes dispositions de «cette excellente fille» (408); le deuxième, ce fut l'écriture.

Ne pouvant goûter dans sa plénitude cette intime société dont je sentais le besoin, j'y cherchais des suppléments qui n'en remplissaient pas le vide, mais qui me le laissaient moins sentir. Faute d'un ami qui fût à moi tout entier, il me fallait des amis dont l'impulsion surmontât mon inertie: c'est ainsi que je cultivai, que je resserrai mes liaisons avec Diderot, avec l'abbé de Condillac, que j'en fis avec Grimm une nouvelle, plus étroite encore, et qu'enfin je me trouvai, par ce malheureux discours dont j'ai raconté l'histoire, rejeté, sans y songer, dans la littérature, dont je me croyais sorti pour toujours. (503-504)

Le texte mérite un commentaire. Le désappointement à l'égard de sa femme (il se sent à nouveau désemploi) pousse le narrateur à rechercher l'intimité salutaire; mais désabusé comme il est, il cherche plutôt un légitime qu'un remède à ses maux. Revenu des femmes, il se tourne en dépit de lui vers les hommes qui, n'étant qu'un substitutif seulement toléré, vont le conduire malgré lui vers l'activité littéraire, substitutif jadis repoussé. S'il veut restaurer son «déchirement essentiel», il doit «passer par la médiation du langage et de la littérature» (Starobinski, 1971: 75). À y réfléchir, la vie psychologique de Rousseau suit un processus continu où se succèdent illusion, frustration et recherche, une chaîne ininterrompue de prétendues intimités qui puissent le combler après le vide résultant des désenchantements précédents et ainsi de suite.

Dans le passé il avait eu conscience du contentement débordant que l'art peut produire dans le cœur d'autrui: son opéra-comique *Le Devin de village*, joué en 1752, sept ans après sa liaison avec Thérèse, avait saturé les attentes du public:

J'ai vu des pièces exciter de plus vifs transports d'admiration, mais jamais une ivresse aussi pleine, aussi douce, aussi touchante, régner dans tout un spectacle (462).

C'est la riposte sociale à la mission qu'il s'était proposée en sortant de Genève. Il y en a eu d'autres. Après la rédaction de son essai sur le *Projet de paix perpétuelle* de l'abbé de Saint-Pierre il avoue se sentir désœuvré, une sensation qui, dans le nouveau mode de vie qu'il s'est donné, explique encore sa vacuité:

Je n'avais plus de projet pour l'avenir qui pût amuser mon imagination; il ne m'était pas même possible d'en faire, puisque la situation où j'étais était précisément celle où s'étaient réunis tous mes désirs: je n'en avais plus à former, et j'avais encore le cœur vide. (513)

Plus bas, rentrant à nouveau en lui-même et constatant que ses amis lui sont devenus ennuyeux, il fait le bilan de ses expériences et sa pensée en sort renforcée dans le même sens:

Les souvenirs des divers temps de ma vie m'amènèrent à réfléchir sur le point où j'étais parvenu, et je me vis déjà sur le déclin de l'âge, en proie à des maux douloureux, et croyant

approcher du terme de ma carrière, sans avoir goûté dans sa plénitude presque aucun des plaisirs dont mon cœur était avide. (515)

Ce nouveau constat du creux intérieur est suivi de l'ancienne sensation de pesanteur: il ne peut donner «l'essor aux vifs sentiments» qui se trouvent «en réserve» dans son cœur; du coup, son âme se trouve «toujours comprimée, sans pouvoir s'exhaler autrement que par [ses] soupirs»: l'impression de l'âme écrasée par un poids venant de l'extérieur confirme son impuissance à l'élévation, disgrâce ressentie par Rousseau chaque fois que la plénitude lui fait défaut.

À terme, tous ses amis se montreront faux: les critiques qu'ils font à son insu concernant sa décision de confier ses enfants à l'hospice ou sa tendance de plus en plus marquée pour la solitude lui aliènent «la coterie holbachique» que rejoignent bientôt les dames (notamment Mme d'Épinay et Mme d'Houdettot) qui l'avaient autrefois protégé. Seul milord Keith lui est resté fidèle; depuis leur rencontre à Neuchâtel, leur amitié n'a fait qu'augmenter et, avec elle, la sensation de plénitude de Jean-Jacques:

Le château de Colombier, qu'il habitait l'été, était à six lieues de Motiers: j'allais tous les quinze jours au plus tard y passer vingt-quatre heures, puis je revenais de même en pèlerin, le cœur toujours plein de lui. (707)

Mais le malheur («les ingrats») s'acharne encore contre Rousseau et lui enlève le seul «homme digne de [son] amitié» (733). Jean-Jacques se retrouve seul à nouveau, comme le jour où il a décidé de couper toute attache avec sa ville natale. Les rapports de l'auteur avec ses contemporains se résument ainsi à une chaîne de rencontres frustrantes: Mme de Warens (après l'arrivée de son rival), les différentes femmes (Mme Basile, Marion, Mlle Serre, Mme Dupin, les petites filles, les filles de joie), sa propre femme (simple compagne), les hommes (tous traîtres sauf celui qu'il a perdu). À la fin, il ne lui reste que la littérature. Mais elle encore, on l'a vu, est ternie par l'insatisfaction: ses essais de politique, de pédagogie, de musique, même son grand roman se sont tous soldés par des ennuis et ne lui ont pas procuré cet assouvissement tant attendu, comme si toutes ces entreprises enivrantes se résumaient à une immense illusion moqueuse.

Toutes, sauf une: la rédaction de ses confessions, la seule tâche qui va lui permettre de «réduire la multiplicité en unité» (Starobinski, 227). Résolu à quitter Paris comme à quitter ses anciens projets, il est pressé par son ami Rey à «écrire les Mémoires de [sa] vie» (617). Plutôt que le dessein du libraire –Rousseau le qualifie de «fantaisie»–, c'est son propre but de montrer au monde la pureté de ses intentions qui le pousse à relever le défi et à s'y consacrer corps et âme: le moi créateur, vocation «largement involontaire» qui «peut absorber toute l'énergie de l'individu» (Mauron, 228), est orienté non vers l'affirmation diffuse de remplir «le vaste espace du monde» de son mérite mais d'un ouvrage où personne ne puisse trouver «le moindre vide» (96) et «dont [son] cœur est content» (342). Il convient de noter la fonction de la nouvelle

entreprise: «je me réservais une occupation qui pût remplir le vide de ma solitude» (*ibid.*). Le maître mot apparaît de manière récurrente; maintenant qu'il n'attend plus d'emplir son cœur par l'intermédiaire du commerce humain, il se tourne vers son for intérieur; c'est là qu'il trouve de quoi le remplir: «Seul je n'ai jamais connu l'ennui, même dans le plus parfait désœuvrement: mon imagination, remplissant tous les vides, suffit seule pour m'occuper» (711-12). L'imaginaire le plus intime enfin cristallisé et remplissant la page; sous cette optique, l'écriture de sa vie acquiert un rôle métaphorique: en fonction de l'analogie sémantique, *Les Confessions* peuvent être conçues comme un catalyseur de la nature psychique de l'auteur, comme une métaphore de son obsession de plénitude.

Si le bilan des rapports avec ses contemporains n'était pas très engageant, celui de son cheminement pris en bloc peut mener à une réflexion enfin optimiste; il trace une séquence circulaire où, à travers les déceptions sans nombre, la fin donne une réponse à l'attente des débuts: la solitude ressentie au départ de Genève a son pendant dans la solitude de l'écriture des *Confessions*. Si la première solitude résultait d'une exultation indéterminée, la dernière, ressentie sans enthousiasme, provient de l'assomption d'une vie entière; toutes deux ont cependant en commun une intimité absolue: désormais consacré à lui seul, Rousseau peut enfin sentir que son cœur est plein.

Références bibliographiques

- BACHELARD, G. (1943): *L'Air et les songes. Essai sur l'imagination du mouvement*, Paris, José Corti («Poche», 2004).
- DURAND, G. (1969): *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Dunod.
- MAURON, Ch. (1963): *Des Métaphores obsédantes au mythe personnel*, Paris, José Corti.
- ROUSSEAU (1964): *Les Rêveries du promeneur solitaire*, éd. Jacques Voisine, Paris, Garnier, «GF».
- (1967): *Julie ou La Nouvelle Héloïse*, éd. Michel Launay, Paris, Garnier, «GF».
- (1973): *Les Confessions*, éd. Bernard Gagnebin & Marcel Raymond, Paris, Gallimard, «Folio».
- STAROBINSKI, J. (1971): *Jean-Jacques Rousseau: la transparence et l'obstacle*, Paris, Gallimard, «Tel».